

Nouveaux témoignages du culte de El et de Baal à Ras Shamra - Ugarit et ailleurs en Syrie - Palestine

In: Syria. Tome 43 fascicule 1-2, 1966. pp. 1-19.

Citer ce document / Cite this document :

Schaeffer C.F.A. Nouveaux témoignages du culte de El et de Baal à Ras Shamra - Ugarit et ailleurs en Syrie - Palestine. In: Syria. Tome 43 fascicule 1-2, 1966. pp. 1-19.

doi : 10.3406/syria.1966.5839

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/syria_0039-7946_1966_num_43_1_5839

NOUVEAUX TÉMOIGNAGES DU CULTE DE EL ET DE BAAL A RAS SHAMRA-UGARIT ET AILLEURS EN SYRIE-PALESTINE

PAR

C. F. A. SCHAEFFER

(Pl. I-IV)

L'importance du culte de El ou Il chez les anciens Cananéens ou Proto-phéniciens du II^e millénaire est attestée par de nombreuses citations dans l'Ancien Testament ⁽¹⁾. Elle a été confirmée dès les premières campagnes de fouilles à Ras Shamra, à partir de 1929, par les trouvailles épigraphiques et archéologiques relatives à cette divinité.

Des poèmes entiers de la littérature religieuse d'Ugarit, inscrits sur des tablettes en utilisant un alphabet en cunéiformes inventé par un scribe de ce pays, sont consacrés à ce culte. Traduits par Charles Virolleaud et commentés depuis par de nombreux orientalistes et exégètes, dont M^{lle} Andrée Herdner a rassemblé la bibliographie dans un *Corpus* récemment publié ⁽²⁾, je suppose ces textes connus du lecteur.

El y est désigné comme le dieu omnipotent, placé au sommet du panthéon cananéen d'Ugarit, d'où il dirige ce qui est appelé tantôt « l'assemblée de la totalité des dieux », tantôt celle « de la totalité des fils de El ». En effet, les autres dieux d'Ugarit, au nombre d'une soixantaine environ, sont considérés comme issus de l'union de El et de sa parèdre, la déesse Ashérat-de-la-Mer. Elle est la seule divinité d'ailleurs qui ose s'opposer, à l'occasion, aux décisions du dieu El et lui tenir tête en cas de désaccord.

⁽¹⁾ Quelque 226 mentions selon le relevé dans les *Concordantiae Hebraicae* de Mendelkern.

⁽²⁾ A. HERDNER, *Corpus des tablettes en cunéi-*

formes alphabétiques découvertes à Ras Shamra-Ugarit de 1929 à 1939, Tome X de la Mission de Ras Shamra, Paris 1963.

El est un amant puissant qui séduit, selon nos textes, « les femmes des cieux ». La puissance du dieu s'exprime dans son titre de « shor-El », autrement dit de taureau-El. Bien qu'on attribue à El au plus haut point la qualité de sagesse, sagesse « qui dure éternellement », qu'on insiste ailleurs sur son caractère miséricordieux et aimable et qu'on désigne le dieu sous le nom de « père des années » et de « créateur de l'humanité », ayant le privilège de durer sans fin, El vieillit. La barbe, jadis rousse, qui embellit son visage, devient blanchâtre et ses mains commencent à trembler.

Sur cet El vieillissant, nous sommes renseignés en particulier par la découverte à Ras Shamra, en 1961, dans la bibliothèque d'un prêtre-magicien ayant habité la ville sud, d'une tablette religieuse qui constitue le récit d'un banquet donné par le dieu suprême aux autres dieux du panthéon d'Ugarit, ses fils. Il semble qu'à cette occasion, El se soit laissé aller à quelques excès ; il est question, en effet, de deux qualités de vin et de certains plats de gibier préparés par les déesses Ashtart et Anat qui prennent part, assises à côté d'El, au festin. La fragilité de constitution du dieu vieillissant l'oblige, alors, à se retirer avant la fin du repas pour se reposer dans son palais.

Selon la première analyse du texte, il avait semblé que le dieu El était alors affligé de certaines faiblesses des grands vieillards, en particulier l'incontinence. Mais après étude prolongée du passage en question sur la tablette, qui présente quelques brisures, il apparaît qu'il s'agit en réalité de la description d'un étrange monstre caractérisé par deux cornes et une queue, auquel le dieu El s'était vu confronté à l'issue du festin. Dans l'édition définitive qui paraîtra sous peu dans le tome V (1) de nos *Ugaritica*, actuellement à l'impression ⁽¹⁾, Virolleaud suggère que le monstre qui, selon le texte, « patauge dans la fiente et l'urine », constitue une préfiguration de Satan et l'une des apparences du dieu syrien Reshef. Le nom de ce dieu est, en effet, traduit dans la Vulgate par *diabolus*.

L'auteur s'est justement gardé d'identifier la vision du monstre repoussant qui oppresse El avec le dieu Reshef lui-même. Une découverte faite

(1) Ch. VIROLLEAUD, *Les nouveaux textes mythologiques et liturgiques de Ras Shamra*,

(XXIV^e campagne, 1961), p. 545 et s.

récemment pendant nos fouilles à Enkomi-Alasia à Chypre, qui sera décrite dans le volume II d'Enkomi-Alasia en préparation ⁽¹⁾, nous révèle l'iconographie précise de Reshef en confirmant son assimilation avec le dieu Nergal babylonien.

Ainsi rectifiée, la tablette relative au banquet donné par El, au lieu de décrire le dieu suprême dans un état pitoyable et humiliant, lui attribue les traits d'un vieillard hospitalier et quelque peu bon vivant.



R.S. 61
FIG. 1.

24.440

C'est ainsi, d'ailleurs, qu'il est représenté sur un grand vase, sorte de chope à anse latérale, trouvé à proximité du texte dans la même pièce de l'habitation du prêtre-magicien d'Ugarit (pl. I). Peint à gros traits, sur un fond marqué de points représentant des astres, le dieu-suprême, portant une barbe pointue et coiffé d'une tiare ornée d'un bandeau avec enroulement terminal, est assis sur un escabeau et tient dans sa main droite levée un gobelet. Devant le dieu est posé un tabouret supportant un grand plat dont émergent trois cônes constituant des mets, tandis qu'au-dessus, le peintre céramiste a dessiné une grande jarre, dont il ne reste cependant que la moitié (fig. 1).

⁽¹⁾ Cf. en attendant notre étude préliminaire *Götter der Nord und Inselvölker in Zypern*,

dans *Arch. f. Orientforschung*, XXI, 1966, p. 59.

La même brisure du récipient a fait disparaître la partie haute du personnage qui, de l'autre côté du tabouret, une cruche à la main, s'apprête à verser le vin dans le gobelet du dieu. On reconnaît cependant qu'il portait une haute tiare ornée au sommet d'un ruban enroulé, coiffure réservée aux dieux, mais portée sur certains monuments d'Ugarit par le roi. Derrière ce personnage est figuré un équidé ayant l'allure d'un poulain, placé lui aussi sur un fond constellé de points astraux.

Cette scène rappelle la stèle en calcaire retrouvée parmi les ruines de l'atelier d'un sculpteur d'images religieuses installé au voisinage du temple de Baal ⁽¹⁾. C'était le premier monument qui révélait l'iconographie du dieu cananéen El et dont l'identification, autant que je sache, n'a été contestée par personne. Assis sur son trône, un fauteuil confortable pourvu d'un repose-pied, le dieu est en train de recevoir l'hommage d'un personnage coiffé d'une tiare ornée sur le devant de l'uraeus, emblème de la royauté. Il s'agit donc du roi d'Ugarit faisant lui-même le service au dieu suprême. Il tient dans sa main gauche baissée une cruche pour la libation, tandis que dans sa droite, il lève vers le dieu un sceptre, dont le sommet recourbé se termine par une tête de bovidé aux cornes courtes et baissées en avant.

Portant une grande barbe à pointe recourbée, le dieu est coiffé d'une tiare élaborée, ornée sur le devant d'une paire de cornes, allusion à l'hypostase de taureau-El. Dans le champ au-dessus du dieu et du roi officiant est inséré l'emblème du disque ailé, dont la présence appuie l'opinion de René Dussaud qui croyait devoir attribuer à El un caractère solaire. Selon certaines allusions dans nos textes, l'autorité de El s'étendait jusqu'en Égypte, désignée sous l'appellation de « terres de El ». Or, à l'époque à laquelle, selon le contexte archéologique et épigraphique, il convient d'attribuer cette stèle — milieu du XIV^e siècle ou seconde moitié de ce siècle — Aménophis IV, ou Akhnaton, avait élevé en Égypte le disque solaire au rang d'emblème du dieu universel Aton.

A en croire les récits concernant El dans les textes religieux d'Ugarit, le dieu, ayant atteint un grand âge, délègue alors certains de ses attributs

⁽¹⁾ Cf. *Syria*, 1937, pl. XVII, fig. 1, p. 129;
SCHAEFFER, *The Cuneiform texts of Ras*

Shamra-Ugarit, Londres, 1939, pl. XXXI.

à son fils Baal, jeune dieu vigoureux et combatif, commandant aux nuées et à la pluie. Baal veille donc dorénavant sur le cycle régulier des saisons, le retour du printemps, et sur la fécondité des troupeaux et des humains, sous l'autorité du dieu suprême.

Parmi les nombreux monuments d'Ugarit figurant Baal, je ne cite que la stèle, aujourd'hui au musée du Louvre, montrant ce dieu tenant une lance, dont la hampe se ramifie en un arbuste stylisé. C'est évidemment une allusion aux fonctions du dieu, créateur de la végétation et protecteur des récoltes ⁽¹⁾.

Le passage des pouvoirs de El à Baal ne s'est cependant pas fait sans difficulté. El manifeste à l'égard de son successeur un certain manque de confiance, et hésite longtemps avant de lui accorder le droit de se faire élever un palais, c'est-à-dire un temple avec le privilège d'un culte officiel à Ugarit. C'était d'autant plus risqué pour le dieu suprême, que lui-même, selon nos textes, vivait dans un palais à la limite du monde et n'avait pas de temple à Ugarit. Le plus ancien sanctuaire retrouvé par nous à Ras Shamra était, en effet, consacré non à El, mais à Dagan, second dans la hiérarchie divine à Ugarit, mais dont nos textes parlent peu ⁽²⁾.

En autorisant la construction d'un temple à Baal, El agissait d'ailleurs contre la volonté de son épouse, la déesse Ashérat-de-la-Mer, quelque peu inquiète de la fortune montante du jeune dieu, et, surtout, jalouse de sa sœur et amante, la belle déesse Anat. Dans le premier chant du poème consacré à la glorification d'Aleyan-Baal, Anat — appelée la vierge — en pleurant la disparition temporaire sous terre du dieu de la fécondité, fait remarquer à El, avec une certaine ironie amère, que, maintenant « Ashérat et ceux qui la suivent » pourront se considérer comme satisfaits.

Nous ne croyons pas nous tromper en reconnaissant Ashérat-de-la-Mer dans un grand bronze dépassant en dimensions toutes les autres statuettes de divinités jusqu'ici connues d'Ugarit. Trouvée parmi les ruines de l'atelier d'un orfèvre mises au jour dans la ville sud d'Ugarit, la statuette (Pl. II) n'est d'ailleurs pas achevée. Il manque la coiffure et le bras gauche qui,

⁽¹⁾ *Syria*, 1933, p. 124 et *Ugaritica*, II, pl. XXIII, XXIV.

⁽²⁾ *Syria*, 1935, p. 155 et pl. XXXI.

moulé à part, devait être inséré. De la main droite levée, la paume tournée vers l'extérieur, la déesse fait le geste d'accueil ou de bénédiction particulier au dieu El. La statuette comme celle de son époux, nous le verrons,

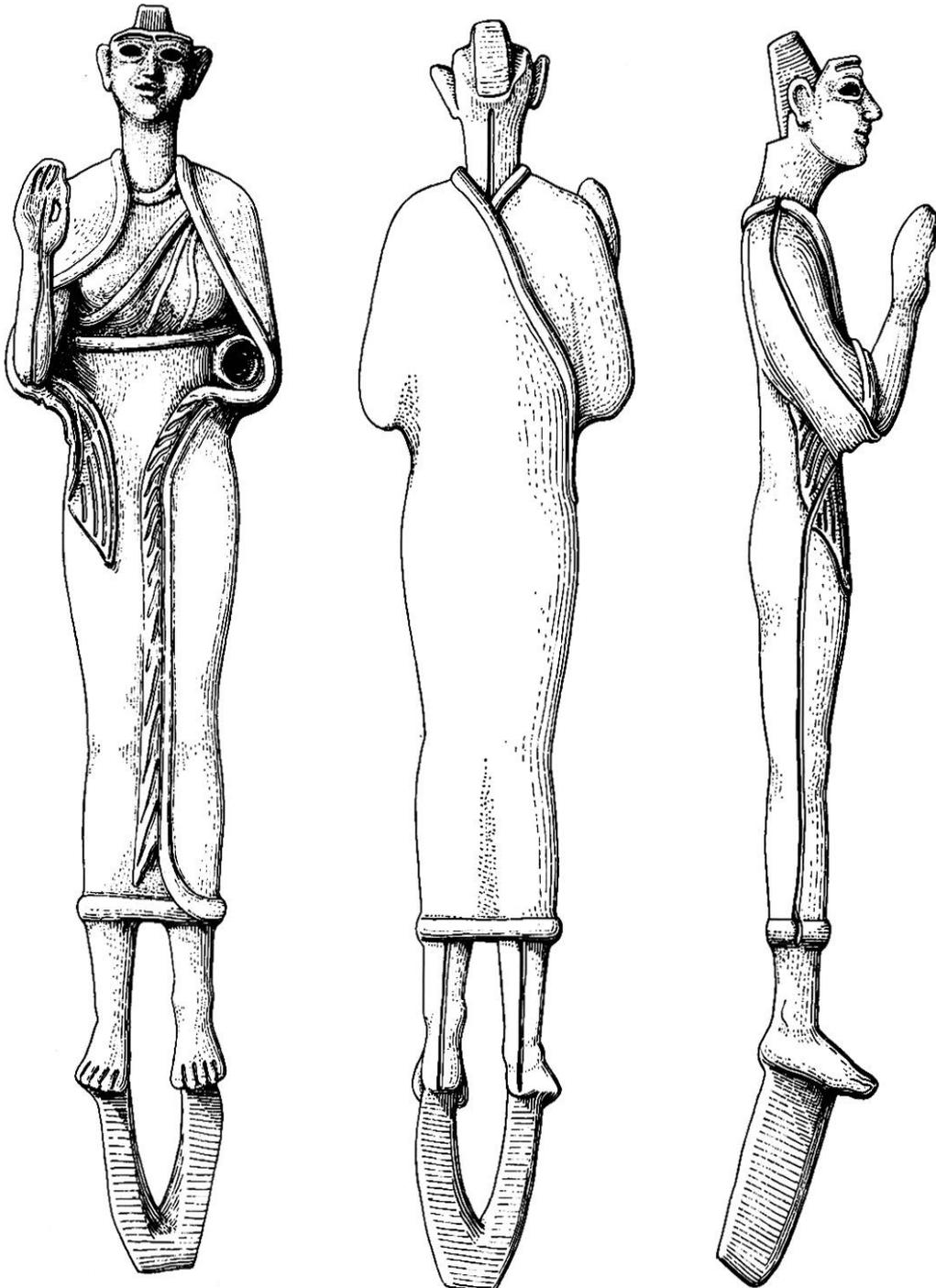


FIG. 2.

était recouverte d'un placage en or dont les feuilles devaient s'insérer dans de profondes rainures gravées dans ce but dans la nuque, les bras, la tunique et les talons du bronze (fig. 2).

Non loin de cette trouvaille, nous avons eu la bonne fortune de mettre au jour une cachette soigneusement aménagée dans les fondations d'une maison voisine, contenant tout un groupe de bronzes consacrés au culte du dieu El. Par sa composition et la disposition des statuettes, cet ensemble est des plus suggestifs quant aux fonctions du dieu El et à ses rapports avec son fils, le dieu Baal.

Au centre du groupe maintenu dans sa position originale par un bandage en étoffe de lin, dont la trame s'est conservée dans la patine des bronzes, était placé le dieu El, revêtu, de la tiare aux pieds chaussés de sandales, d'un placage en or, ici en grande partie conservé (pl. I). Le dieu au visage ridé et aux traits fatigués d'un vieillard (fig. 3) est coiffé d'une tiare jadis



FIG. 3

munie sur le devant de cornes, dont les trous d'insertion sont visibles des deux côtés un peu au-dessus des tempes.

El fait le geste d'accueil ou de bénédiction qui lui est familier, la main droite levée, paume à l'extérieur. Dans l'autre main perforée verticalement, il devait tenir un gobelet, qui n'a pas été retrouvé.

Des deux côtés du dieu suprême étaient placées, un peu en retrait, deux statuette rigoureusement identiques, sorties du même moule (p. III) Elles représentent le dieu Baal dont seuls la tiare pointue et le visage sont recouverts d'un placage en or. Les tiaras ne sont ici cependant pas pourvues de cornes, emblème qui, dans ce groupe, est réservé à El lui-même. Cependant, malgré cette variante, il n'y a pas lieu de douter de l'identification

de ces statuette. Car nous savons, par de nombreux autres bronzes en provenance de Ras Shamra figurant le dieu Baal, que celui-ci portait tantôt la tiare à cornes, tantôt une coiffure identique ou semblable sans cet emblème ⁽¹⁾.

Ce qui, cependant, est toujours particulier à l'iconographie de Baal et reconnaissable même sur les idoles les plus frustes ⁽²⁾, c'est son allure martiale et sa démarche décidée. D'autre part, Baal ne porte jamais de tunique ni de manteau, comme El, mais se contente d'une chemisette collante et d'un pagne court, vêtements caractéristiques des dieux combattants ou lutteurs (fig. 4).

La question se pose, de savoir pourquoi le dieu El dans la cachette est accompagné de deux figurines identiques du dieu Baal. L'explication, nous la trouvons dans une liste de divinités rédigée en cunéiformes accadiens provenant de Ras Shamra qui nous apprend l'existence de plusieurs dieux Baal ⁽³⁾.



FIG. 4

⁽¹⁾ *Ugaritica*, I, pl. XXV; *The Cuneiform texts etc.*, pl. XXXIII; *Syria*, 1936, pl. XXI, fig. 25, p. 147.

⁽²⁾ *Syria*, 1935, pl. XXXIII; 1937, pl. XXIII.

⁽³⁾ Le document sera publié par M. J. NOUGAYROL dans le volume V (1), sous presse, de nos *Ugaritica*.

Illustration non autorisée à la diffusion

**Statuette de taureau en bronze
Musée de Damas**

Illustration non autorisée à la diffusion

**Vase en forme de chope
Musée de Damas**

Illustration non autorisée à la diffusion

RAS SHAMRA

**Statuette en bronze plaquée or du dieu El
Musée de Damas**

Illustration non autorisée à la diffusion

Statuettes du dieu Baal.
Bronze plaquée or

Illustration non autorisée à la diffusion

Statuette de la déesse Ashérat-de-la-Mer
Musée de Damas

RAS SHAMRA



Statue-enseigne de taureau
Bronze incrusté d'électrum

Le document énumère les principales divinités du panthéon d'Ugarit sous le nom des dieux babyloniens correspondants, mais dans l'ordre hiérarchique adopté pour leurs propres dieux par les théologiens d'Ugarit. Cet ordre est connu d'après une liste semblable rédigée en cunéiformes alphabétiques mise au jour pendant nos fouilles initiales de 1929 à Ras Shamra et déchiffré pour la première fois par le regretté Édouard Dhorme ⁽¹⁾.

Les deux listes en question avec El ou Il bien entendu en tête, suivi du dieu Dagan, énumèrent successivement non moins de sept Baal. Le nom du premier est spécifié dans la colonne babylonienne par le titre de Adad-Baal du Mont-Hazi, tandis que sur la liste ugaritique il est nommé Baal Saphon, c'est-à-dire Baal du mont du Nord, autrement dit du Djebel Akra ou Mont Casius, appellation dérivant du Hazi babylonien. Les six autres Baal, sur la liste en babylonien, sont simplement numérotés II à VII, tandis que sur la tablette en langue et écriture ugaritique, ils sont énumérés sans autre spécification. Cependant ailleurs, dans la maintenant volumineuse littérature en cunéiforme retrouvée à Ras Shamra, on fait la distinction entre diverses entités de Baal sous les noms de Baal d'Ugarit, Baal de la plaine, Baal du secours, Baal ou Teshoub d'Alep etc. Il ne s'agit cependant ici que de variantes du même Baal, dieu de la fertilité, de la pluie et de l'orage qui a reçu selon ses fonctions ou selon son caractère local une sorte de surnom.

Immédiatement derrière ces trois statuettes et adhérant au dos de celle de El par la terre durcie, imprégnée d'oxyde de cuivre, se tenait sur une plinthe la figurine d'un puissant taureau au sexe marqué (pl. I). Il porte des cornes courtes et recourbées en avant rappelant le même détail sur la stèle de El recevant l'hommage du roi d'Ugarit. Le taureau constitue ici évidemment l'emblème du dieu suprême et le figure sous son aspect de taureau-El, le shor-El des textes religieux d'Ugarit.

La plinthe en tôle de bronze sur laquelle pose le

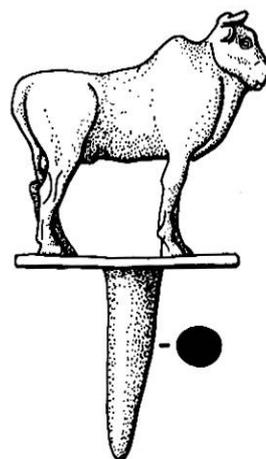


FIG. 5

⁽¹⁾ E. DHORME, *Première traduction des textes phéniciens de Ras-Shamra*, dans *Revue*

Biblique, 1931, p. 50, n° 17.

taureau est munie d'un solide tenon à section ovale destiné à fixer l'emblème au sommet d'un sceptre comme sur la stèle de El de Ras Shamra, ci-dessus mentionnée, ou en haut de la hampe d'un porte-enseigne (fig. 5).

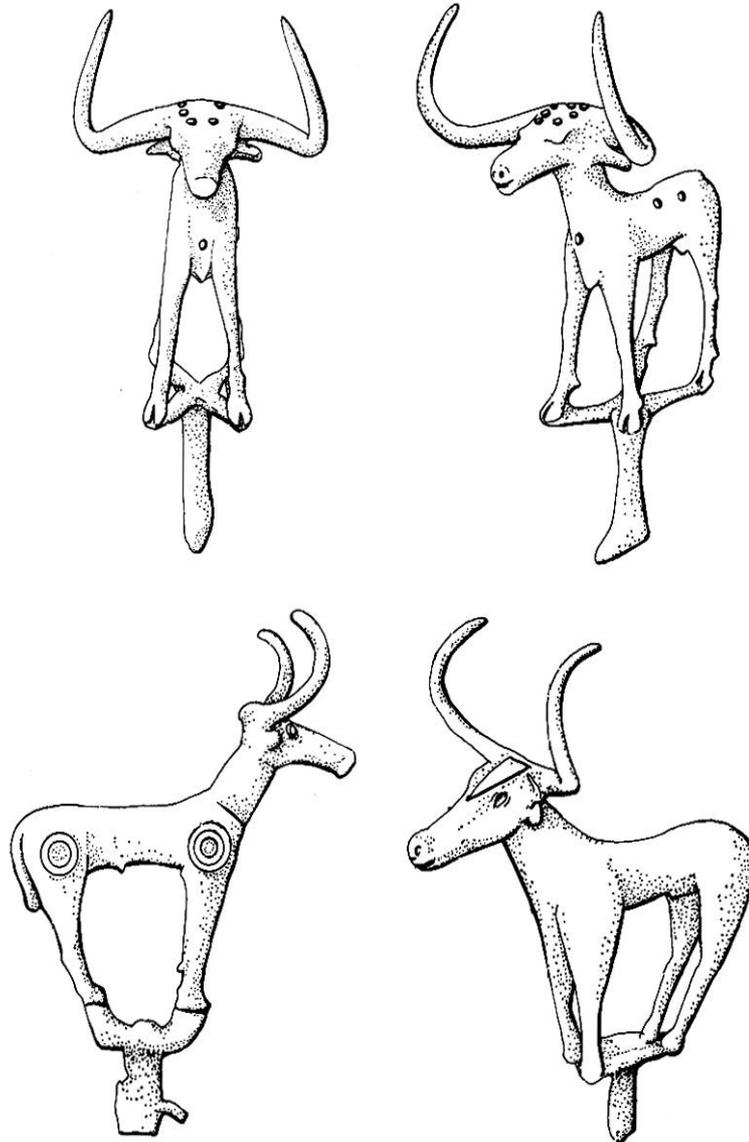


FIG. 6

Des emblèmes divins ainsi placés au bout d'une hampe sont connus à partir du III^e millénaire dans la plupart des pays du Proche-Orient et de l'Égypte. Et si les originaux provenant des fouilles ou de trouvailles accidentelles sont restés extrêmement rares, ceci s'explique par le fait que ces

objets d'un caractère sacré étaient peu nombreux. Cependant les témoins archéologiques sont complétés par des représentations sur des stèles figurant des scènes religieuses ou de guerre. L'exemple probablement le plus ancien connu, est celui qui figure sur la palette en schiste bien connue de Narmer au musée du Caire datant de la fin du IV^e ou du début du III^e millénaire. Le pharaon, précédé de quatre porte-enseignes est représenté se rendant à une célébration de victoire. Celle-ci est symbolisée par deux rangées de prisonniers ligotés et décapités, les têtes placées par terre entre leurs jambes écartées. Entre 2300 et 2000 avant notre ère doivent être datées ⁽¹⁾ les enseignes en cuivre de taureaux et de cerfs provenant des fouilles d'Aladja-Huyuk et d'Horoztépe en Anatolie Centrale.

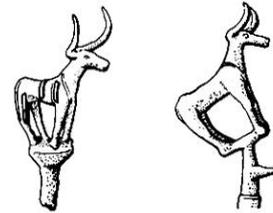


FIG. 7

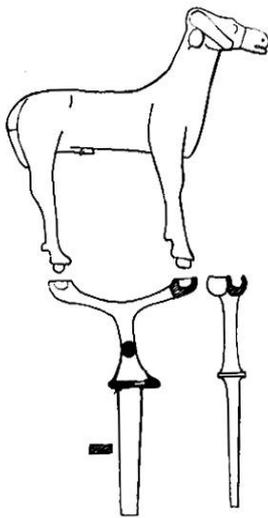


FIG. 8

Pour que les animaux figurés puissent prendre appui sur le haut de la hampe avec les quatre pattes, celles de derrière sont plus ou moins fortement ramenées sous le ventre (fig. 6, 7, 8). Cette caractéristique des enseignes s'atténue avec le développement de la plinthe, comme le montre précisément l'emblème du taureau-El de Ras Shamra.

L'enseigne de taureau la plus significative à rapprocher de celle de Ras Shamra-Ugarit, figure sur l'étendard provenant du temple d'Ishtar trouvé à Mari ⁽²⁾. Il représente une fête de victoire avec des prisonniers ligotés ainsi qu'une file de chefs militaires précédés d'un porte-enseigne (fig. 9).

Découpées dans de la nacre, ces fragiles plaquettes ont été trouvées déplacées par les accidents de leur enfouissement ancien. Mais l'ordre primitif en a pu être reconstitué. La mince tige figurant la hampe supportant l'enseigne de taureau présente deux fractures marquées

⁽¹⁾ *Stratigraphie Comparée et Chronologie de l'Asie Occidentale*, p. 301 et les références citées dans cet ouvrage. — Tahsin Ozgüz et Mahmut AKOK, *Horoztepe*, Ankara, 1958,

pl. XI, XII et fig. 28.

⁽²⁾ A. PARROT, *Mission Archéologique de Mari, I. Le Temple d'Ishtar*, p. 136 et s.

sur le dessin (fig. 9). La reconstitution a été contestée sous prétexte que le bas de la hampe tenu par le porte-enseigne est lisse, tandis que le haut est ouvragé et chevronné. L'argument se retourne contre ses auteurs et appuie la reconstitution proposée par le fouilleur de Mari ⁽¹⁾. Ces ensei-



FIG. 9

gnes pour pouvoir être reconnues à distance, ont des dimensions considérables, comptant parmi les bronzes les plus grands connus, de la haute antiquité ⁽²⁾. Mesuré par rapport à la hauteur du porte-enseigne, l'étendard de Mari devait atteindre une longueur d'au moins 30 cm. Placé au sommet

⁽¹⁾ Cf. A. PARROT, dans *Syria*, 1935, p. 135 et 1952, p. 175; *Le Temple d'Ishtar*, p. 140 et s.

⁽²⁾ A Aladja-Huyuk, elles atteignent jus-

qu'à 50 cm de haut et 40 cm de long, cf. *Stratigraphie Comparée*, p. 286.

d'une hampe qui elle-même atteignait environ 1,50 m de haut, ces enseignes en métal pesaient évidemment assez lourd. Pour pouvoir les soulever en marche et les maintenir en position verticale, comme un drapeau, le bas de la hampe devait être lisse pour faciliter la préhension. Une poignée ouvragée aurait fatigué sinon blessé les mains du porte-enseigne.

L'Ancien Testament nous a conservé un témoignage des difficultés résultant d'un usage prolongé de ces lourds étendards ou enseignes. Il s'agit du récit de la guerre des Israélites qui en route pour le Sinaï furent attaqués par les guerriers de l'Amalec, dans l'actuel désert de Négéb⁽¹⁾. Moïse les rassura en disant : « Demain, moi, je serai debout au sommet de la colline (surmontant le champ de bataille) et le bâton d'Elohim sera dans ma main »⁽²⁾. Or, il est dit, plus loin, que tant que Moïse tenait ses bras élevés, sous-entendu avec l'enseigne d'Elohim, les Israélites étaient les plus forts; quand il laissait retomber l'enseigne, l'ennemi avait l'avantage. La situation devint critique, Moïse, porte-enseigne des Israélites commençait à sentir la fatigue, Aaron et Hur qui l'assistaient, venaient à ses côtés, lui soutenant les bras de part et d'autre. Ainsi Moïse put tenir haut « la bannière de Jahvé » et les Israélites gagnèrent la bataille.

Un autre récit de l'Ancien Testament confirme à la fois l'usage de ces enseignes de taureau portées en haut d'une hampe comme l'étendard de Mari et l'emblème de Ras Shamra, et aussi leur signification comme figure symbolique de divinités. Il s'agit du récit du Veau d'Or⁽³⁾. Découragé par l'absence prolongée de Moïse sur le Sinaï après la traversée du désert, le peuple d'Israël murmura et exigea d'Aaron qu'il fit « un dieu qui marche à notre tête »⁽⁴⁾, allusion à une enseigne portative⁽⁵⁾. Sous la pression des Israélites révoltés contre le culte de Jahvé imposé par Moïse, Aaron, avec les boucles d'oreilles enlevées aux femmes et aux enfants, fit fondre la statue en or d'un jeune taureau.

Descendu du Sinaï, Moïse, voyant le peuple rassemblé autour du « veau

(1) Exode, XVII (9-12).

(2) Traduction par E. DHORME dans la Bible de la Pléiade, Paris, 1956, p. 226.

(3) Exode, XXXII (1 et s.).

(4) Traduction d'après la Bible (de Jérusa-

lem), Paris 1956, p. 95.

(5) O. EISSFELDT, *Kleine Schriften*, Tübingen 1963, p. 282, *Lade und Stierbild* (publié d'abord dans *Zeitsch. d. Alttestament. Wissenschaft.*, 1940/41) et, particulièrement, p. 296 et s.

d'or » entra dans une violente colère et jeta l'idole proscrite dans les flammes. Puis, après avoir moulu le métal fondu en une poudre fine, il obligea les Israélites à l'absorber, délayée dans de l'eau. Ainsi il fit disparaître « le veau d'or », sans cependant offenser, aux yeux des révoltés, le dieu qu'il représentait et qui avait gardé sa popularité parmi eux ⁽¹⁾.

Le monument du culte de El, découvert en dernier lieu, qui me soit connu provient d'une trouvaille accidentelle non loin de Tyr dans la zone frontalière de la Palestine septentrionale et du Liban du Sud. Il s'agit du bronze (pl. IV), qui, selon l'avis d'un zoologue consulté ⁽²⁾ figure un taurillon. La queue relevée et le sexe pointé indiquent que l'animal est excité. C'est le plus grand bronze du II^e millénaire figurant un taureau que je connaisse, du Proche-Orient et aussi de l'Égypte, mesurant 50 cm de long sur 45 cm de haut. L'hiéroglyphe *ankh* gravé sur le disque inséré entre ses cornes signifiant « vie », en ce sens que l'animal sacré, comme le dieu qu'il représente, vivra éternellement, et l'œil du taureau sont incrustés d'électrum ou or blanc. Le même métal a été utilisé pour l'incrustation, sur le corps de l'animal, depuis le museau jusqu'à l'extrémité de la queue, de très nombreux et minuscules signes astraux consistant en un cercle central entouré de points (fig. 10). Ils rappellent les signes en forme de points qui entourent le dieu El et toute la scène d'offrande figurés sur le gobelet trouvé dans la maison du prêtre-magicien de Ras-Shamra précédemment signalé, ainsi que les signes astraux en électrum incrustés sur les corps des taureaux-enseignes anatoliens (fig. 6).

L'allongement du corps et le disque à *ankh* entre ses cornes attestent l'influence égyptienne qu'a subie ce bronze, comme tant d'autres monuments provenant de Palestine et de Syrie, et, en particulier, de Byblos et de Ras Shamra, où la culture et la religion de la vallée du Nil occupaient,

⁽¹⁾ Rappelant dans la Genèse (XXXV), le récit de Jacob, à qui Elohim ordonna de faire un autel à Béthel, c'est-à-dire à la maison ou le sanctuaire de El. Le patriarche exigea des gens de sa tribu qu'ils lui restituent les idoles des dieux étrangers ainsi que leurs boucles d'oreilles pour les enfouir au pied d'un arbre.

Ce fut évidemment dans le but de mettre les idoles à l'abri d'une profanation dans une *favissa*.

⁽²⁾ Je remercie ici le professeur J. DORST, titulaire de la chaire de Zoologie du Museum national d'histoire naturelle, de son identification.

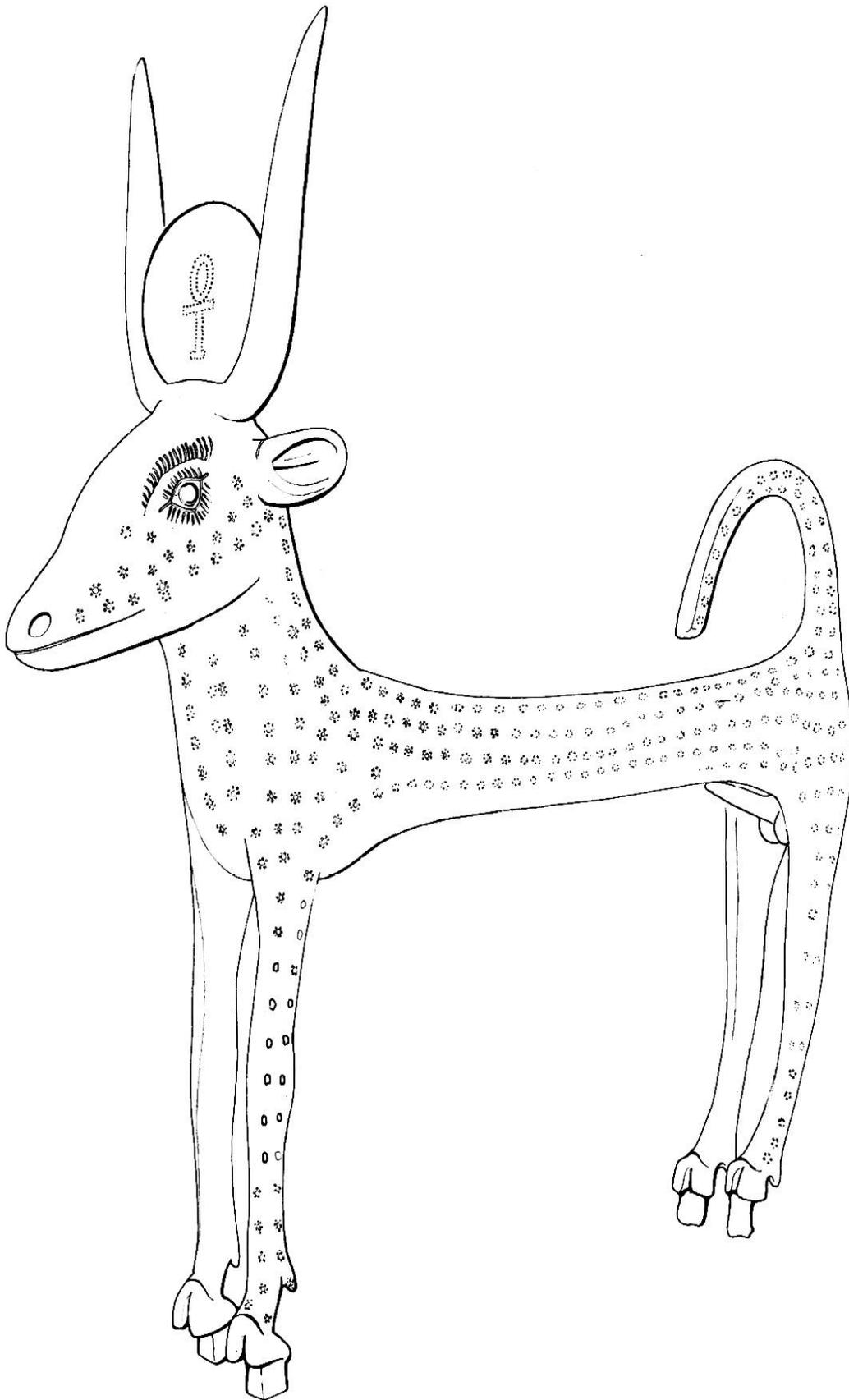


FIG. 10

au II^e millénaire, une place prépondérante. La statue du taureau était solidement fixée sur une plinthe à l'aide de quatre tenons aménagés sous ses sabots ⁽¹⁾, (fig. 10). Mais la plinthe elle-même n'ayant pas été retrouvée, nous ignorons si le bronze constituait un emblème portatif fixé en haut d'une hampe, comme ceux de Mari et de Ras Shamra, ou une statue à placer près de l'autel dans un sanctuaire. Le bronze provient d'une région où le culte du taureau-El s'est conservé jusqu'au x^e siècle avant notre ère. Ceci est attesté par la référence, dans I R (chap. XII), à un sanctuaire érigé par le roi israélien Jéroboam I, à Dan sur la frontière septentrionale de Palestine ⁽²⁾. Le roi schismatique y fit placer la statue d'un taureau sacré, dédié à El, pour rivaliser avec le culte de Jahvé, au temple de Jérusalem.

Pour ce qui est de la date du bronze (Pl. IV et fig. 10), il suffit de le comparer aux statues de la vache Hathor supportant le lit de repos dans la tombe de Toutankhamon (fig. 11), pour être tenté de le placer au milieu du xiv^e siècle avant notre ère : même allongement du corps, même position de la queue relevée en cercle au-dessus du dos, même emblème entre les cornes et même robe mouchetée ou pommelée. Il est cependant évident que le style du taureau à corps très allongé, une fois adopté en Égypte, à l'époque de l'art de Tell el Amarna, et qui y a été abandonné à la mort du pharaon Akhnaton (Aménophis IV), a pu survivre assez longtemps dans une région périphérique de l'influence égyptienne, comme celle de la Palestine du Nord. Une datation au xiii^e siècle est donc également possible. Même le xii^e siècle n'est, à mon avis, pas exclu. En effet, la Palestine côtière fut alors occupée par les Philistins, experts en métallurgie, selon les traditions bibliques. Selon les inscriptions contemporaines de Ramsès III du début du xiii^e siècle (1192-1160) au temple de Médinet Habou, les Philistins avaient participé à la migration des Peuples de la Mer et du Nord à partir de 1200 avant notre ère et s'étaient installés en Chypre avant de gagner la Palestine.

Ces informations ont récemment été confirmées par nos fouilles sur la côte face à la Palestine et la Syrie, à Enkomi-Alasia, où des reproductions de guerriers philistins et des sanctuaires érigés par les Peuples de la Mer

⁽¹⁾ Même technique sur l'enseigne d'Horoz-tépé, *op. cit.*, fig. 28 et ici, fig. 8.

⁽²⁾ Dan, l'actuel Tell el Kadi, à environ 40 km à l'Est de Tyr.

ont été retrouvés. Dans ces lieux de culte se pratiquaient des offrandes de taureaux dont les crânes munis de leurs cornes ont été déposés près de l'autel et à proximité d'un foyer pour préparer les sacrifices. Dans des

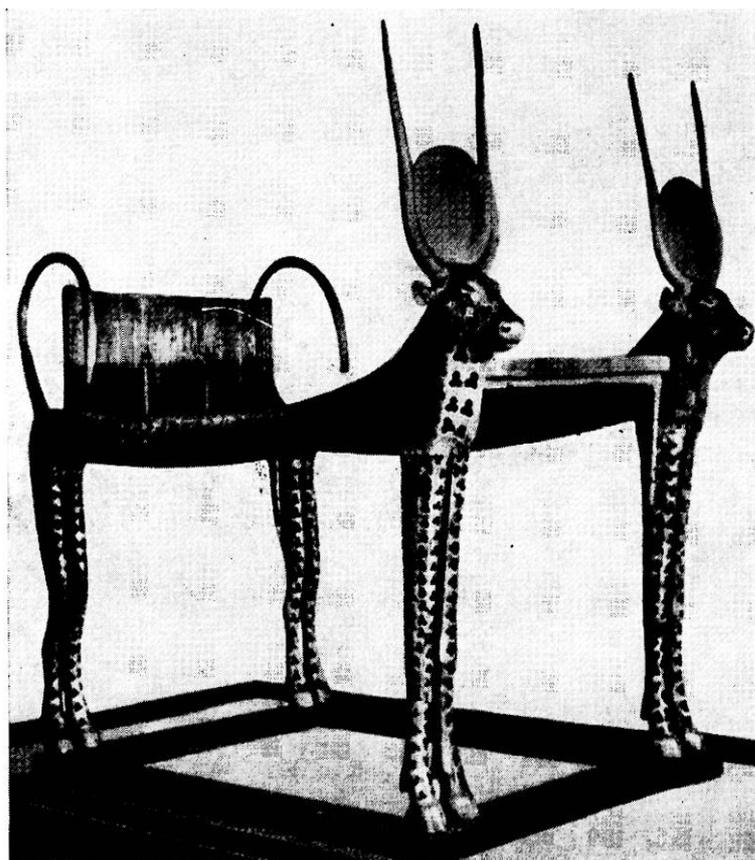


FIG. 11

cachettes aménagées dans ces sanctuaires étaient mises à l'abri les statues en bronze des divinités, de taille exceptionnelle ⁽¹⁾, égalant celle du bronze provenant de la région frontalière palestino-libanaise signalé ci-dessus.

En résumé, une stèle représentant une divinité assise sur un trône en train de recevoir l'hommage du roi d'Ugarit et une statuette en bronze recouverte d'un placage en or figurant le même dieu découvertes à Ras

⁽¹⁾ Ces trouvailles seront publiées dans notre volume II d'*Enkomi-Atasia* actuellement en préparation. On peut consulter en attendant

l'article déjà cité (cf. note 1, p. 3), dans *Archiv für Orientforschung*, XXI, 1966, p. 59.

Shamra, révèlent l'iconographie jusqu'ici inconnue du dieu suprême des Cananéens, nommé El ou Il dans les textes religieux contemporains de même source. Vénéré par les patriarches israélites lors de leur immigration en Palestine au début du II^e millénaire, comme l'attestent de nombreuses citations dans l'Ancien Testament, le culte de El et de ses idoles fut proscrit par Moïse, au retour des Israélites d'Égypte au moment de leur pénétration en pays de Canaan désignés comme « terres de El » dans les textes de Ras Shamra. Le récit du Veau d'Or dans l'Exode XXXII fait allusion au schisme provoqué par cette réforme.

La statuette de El à Ras Shamra est accompagnée de celle d'un puissant taureau en bronze représentant le dieu sous son aspect de taureau-El, le *shor-El* des textes religieux d'Ugarit faisant allusion à son rôle en tant que créateur des autres dieux cananéens et aussi des hommes. La plinthe rectangulaire sur laquelle pose le taureau-El de Ras Shamra est munie d'un fort tenon pour la fixation au sommet d'un bâton ou d'une hampe. Il s'agit donc d'une enseigne portative, comme les exégètes l'ont d'ailleurs présumé pour le Veau d'Or, dont il devient ainsi possible de reconstituer l'aspect.

Une trouvaille accidentelle survenue à la frontière de la Palestine Septentrionale non loin de Tyr, où selon la tradition biblique le culte du taureau-El s'est conservé jusqu'au x^e siècle dans le sanctuaire de Dan, l'actuel Tell-el-Kadi près de Metulla, à l'extrémité nord d'Israël, a fourni la statue d'un taureau sacré en bronze de dimensions exceptionnelles influencée par l'art égyptien de l'époque d'El Amarna. A l'état actuel des recherches la date de cette idole se place entre le milieu du xiv^e et le début du xii^e siècle avant notre ère.

On connaît des prototypes de ces emblèmes religieux qui remontent jusqu'au début du III^e millénaire, comme ceux figurant sur la palette du pharaon Narmer au musée du Caire et sur l'enseigne de guerre de Mari, en Syrie mésopotamienne. Des originaux datant de la fin du même millénaire ont, d'autre part, été trouvés à Aladja-Huyuk et Horoztépe en Anatolie Centrale. Leur attribution à une divinité déterminée n'est cependant pas encore possible.

C.F.A.SCHAEFFER.

*Liste des illustrations pour Schaeffer, Nouv. Témoignages du Culte
de El et de Baal à Ras Shamra, etc.*

PL. I. — A gauche. Statuette en bronze du taureau-El cachette, de la ville sud, de Ras Shamra, 1960. Inv. n° 23.391. Ht. tot. avec tenon 10 cm, long 6,5 cm (cf. fig. 5). Musée de Damas.

A droite : vase en forme de chope peint en brun-noir sur fond beige. Bibliothèque du prêtre-magicien, ville sud, Ras Shamra, 1961. Inv. n° 24.440. Haut. 21,5 cm. Musée de Damas.

FIG. 1. — Dessin du vase peint, Ras Shamra, 1961, fig. 2. Relevé L. Courtois.

FIG. 2. — Statuette en bronze inachevée de la déesse Ashérat-de-la-Mer, parèdre du dieu El, ville sud, Ras Shamra, 1960, Inv. n° 23.395. Haut. 25,8 cm. cf. pl. III. Dessin L. Courtois.

PL. II. — Statuette en bronze plaquée or du dieu El, cachette, ville sud, Ras Shamra, 1960. Inv. n° 23.394. Haut. 13,8 cm. Musée de Damas.

FIG. 3. — Statuette du dieu El. Ras Shamra, 1960, cf. pl. II. Dessin M. Kuss.

FIG. 4. — Statuette en bronze de Baal, coiffure et tête plaquées or. Dessin M. Kuss. Cf. pl. III (à gauche).

PL. III. — A gauche, deux statuettes du dieu Baal en bronze, tête et coiffure plaquées or. Cachette, ville sud, Ras Shamra, 1960. Inv. n° 23.392 et 393. Haut. 12 cm avec tenon 14,3 cm. A droite, statuette incomplète en bronze de la déesse Ashérat-de-la-Mer, parèdre du dieu El, ville sud, Ras Shamra, 1960. Inv. n° 23.395. Haut. 25,8 cm. Cf. fig. 2. Musée de Damas.

FIG. 6. — Enseignes de taureau, cuivre incrusté d'électrum, Aladja-Höyük. D'après Z. Kosay, *Alaca Höyük Kazisi*, Ankara, 1951, pl. CLXXIII et CXCII.

FIG. 7. — Enseigne de taureau, cuivre incrusté d'électrum, Horoztépé. D'après T. Özgüz et M. Akok, *Horoztepe*, Ankara, 1958, fig. 28.

FIG. 8. — Enseigne de taureau en cuivre incrusté d'électrum, Aladja-Höyük. D'après H. Bossert, *Altanatolien*, fig. 297 et 298.

FIG. 9. — Plaquettes en nacre de l'enseigne de Mari. D'après A. Parrot, *Le Temple d'Ishtar*, Paris, 1956, fig. 79 à 81.

FIG. 5. — Emblème du taureau-El en bronze, cachette, ville sud, Ras Shamra, 1960. Cf. Pl. I (à gauche).

PL. IV. — Statue-enseigne de taureau en bronze incrusté d'électrum. Région frontalière palestino-libanaise. Long. 50 cm, Haut. 45 cm.

FIG. 10. — Statue-enseigne de taureau, bronze incrusté d'électrum cf. Pl. IV Dessin L. Courtois.

FIG. 10. — Lit de Toutankhamon, supporté par des statues en bois plaqué or représentant la vache sacrée Hathor. Musée du Caire. D'après Encyclopédie photographique de l'Art, Paris, 1949, fig. 109.